


PQ1341
.S4



LES

PLUS ANCIENS DRAMES

EN

LANGUE FRANÇAISE

PAR

MARIUS SEPET



PARIS

VICTOR RETAUX ET FILS

LIBRAIRES-ÉDITEURS

82, rue Bonaparte

—

1894

LES PLUS ANCIENS DRAMES

EN

LANGUE FRANÇAISE

(Extrait de la *Revue catholique de Normandie*).

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Jeanne d'Arc.

Le Drapeau de la France.

Les Prophètes du Christ, étude sur les origines du théatre au moyen age.

Le Drame chrétien au moyen age.

Les Préliminaires de la Révolution.

La Chute de l'ancienne France. — Les Débuts de la Révolution.

Un drame religieux du moyen age. — Le Miracle de Théophile.

Napoléon, son caractère, son génie, son role historique.

En préparation :

La Chute de l'ancienne France. — L'Agonie de la Royauté.

Nouvelles études sur le drame chrétien et sur les origines de la comédie au moyen age.

LES

PLUS ANCIENS DRAMES

EN

LANGUE FRANÇAISE

PAR

MARIUS SEPET



PARIS

VICTOR RETAUX ET FILS

LIBRAIRES-ÉDITEURS

82, rue Bonaparte

—

1894

LES

PLUS ANCIENS DRAMES

EN

LANGUE FRANÇAISE

Les lecteurs de la *Revue catholique de Normandie* ont pu se faire, en lisant le travail si intéressant de M. Gasté, une idée juste des origines liturgiques du drame au moyen âge (1). A la période des origines, qui commence dès la fin du IXe siècle, a succédé la période que l'on peut appeler *scolaire*, parce que les compositions et les représentations dramatiques qui s'y rattachent furent l'œuvre des maîtres et des élèves des grandes écoles établies auprès des cathédrales et des abbayes. Le drame scolaire en prose latine, et surtout en vers métriques et rythmiques, fleurit en France, dans ces établissements d'enseignement secondaire et supérieur, du milieu du XIe au milieu du XIIe siècle. Si les auteurs et les acteurs de ce théâtre semi-liturgique et scolaire étaient uniquement des *clercs*, professeurs ou étudiants, il n'en était pas de même du public accouru en grand nombre à ces représentations, données dans les églises mêmes ou dans les cloîtres des cathédrales et des abbayes, aux fêtes solennelles de Noël et de Pâques, aux anniversaires principaux de la Sainte Vierge, ou encore de certains bienheureux

(1) *Les Drames liturgiques de la cathédrale de Rouen*. Livraisons des 15 janvier, 15 mars et 15 mai 1893, — 4e, 5e et 6e de la seconde année de la *Revue*.

particulièrement chers aux étudiants : saint Nicolas, sainte Catherine. L'intelligence de l'action était singulièrement facilitée aux spectateurs séculiers, ignorants de la langue latine, par ce fait que le sujet du drame était toujours emprunté à des histoires et à des légendes, que l'éducation religieuse, la tradition orale, la liturgie ordinaire et les arts plastiques avaient rendues familières à tous les fidèles. La forme scénique elle-même n'était qu'une adaptation à ces pieuses réjouissances des procédés et des pompes habituelles à la liturgie. Enfin ces drames scolaires étaient des œuvres musicales en même temps que poétiques et dramatiques, c'étaient comme des opéras sacrés, des chœurs divisés et subdivisés, des dialogues chantés : nouvel attrait pour la foule, nouvelle compensation de l'intelligence incomplète dont elle était obligée de se contenter par rapport aux détails du texte, dont l'harmonieuse interprétation enchantait ses oreilles, en même temps que les mouvements rythmés et cadencés des personnages charmaient ses yeux.

Il est certain cependant qu'il dut y avoir pour les spectateurs laïques redoublement de plaisir quand, par une innovation assez naturelle en pareille circonstance, la langue commune fit irruption, par quelques refrains d'abord, puis par quelques strophes, au milieu de cette prose ou de cette poésie latine. Il y avait à cet égard des précédents, même dans la liturgie ordinaire, par exemple ces épitres *farcies* récitées à diverses fêtes, notamment le jour de Saint-Etienne, et dans lesquelles la leçon tirée des Actes des apôtres et racontant le martyr du bienheureux diacre, était accompagnée et coupée de strophes françaises traduisant et amplifiant le texte de la Vulgate (1). Les compositions dramatiques de l'étudiant Hilaire, disciple du célèbre Abélard, et grand amateur de poésie rythmique et de représentations scolaires, nous offrent, dans la première moitié du xııe siècle, de curieux exemples de ces bizarres et piquantes farcitures, qui ne plaisaient pas seulement à l'auditoire illettré, mais ajoutaient, pour ainsi dire, par leur étrangeté même, un ragoût de plus au divertissement des écoliers. Dans le jeu pascal de la *Résurrection de Lazare*, Marie de Béthanie s'adresse en ces termes au Sauveur :

(1) Voyez une de ces épitres dans Du Méril, *Origines latines du théâtre moderne*, p. 410.

Ex culpa veteri
Damnantur posteri
Mortales fieri :
Hor ai dolor,
Hor est mis frere morz ;
Por que gei plor.

Per cibum vetitum
Nobis interitum
Constat impositum :
Hor ai dolor, etc.

Facta sum misera
Et soror altera
Per fratris funera ;
Hor ai dolor, etc.

Cum de te cogito,
Frater, et merito
Mortem afflagito;
Hor ai dolor, etc.....

Marthe, sœur de Marie et de Lazare, chante à son tour :

Mors execrabilis !
Mors detestabilis !
Mors mihi flebilis !
Lase, chative !
Desque mis frere est morz,
Porque sue vive ?

Fratris interitus
Gravis et subitus
Est causa gemitus :
Lase, chative ! etc.

Pro fratre mortuo
Mori non abnuo
Nec mortem metuo :
Lase, chative ! etc.

Ex fratris funere
Recuso vivere ;

Væ mihi miseræ!
Lase, chative! etc.

Un peu plus loin, Marthe s'adresse encore au Sauveur en ces termes :

Si venisses primitus,
Dol en ai,
Non esset hic gemitus :
Bais frere, perdu vos ai!

Quod in vivum poteras,
Dol en ai,
Hoc defuncto conferas :
Bais frere, perdu vos ai!

Petis Patrem quidlibet;
Dol en ai,
Statim Pater exhibet :
Bais frere, perdu vos ai (1).

Le même mélange singulier, avec addition d'une nuance de comique, qui, pour l'auditoire, n'en diminuait pas l'agrément, se retrouve dans une autre pièce d'Hilaire, un *jeu de saint Nicolas* (2). La part de la langue vulgaire, c'est-à-dire, dans le cas dont il s'agit, du dialecte poitevin, est beaucoup plus considérable dans un drame de la même époque, la représentation de l'*Epoux*, plus connue sous le nom de *Mystère des vierges sages et des vierges folles*, parce qu'en effet elle consiste dans la mise en scène de la célèbre parabole évangélique. Non seulement on y trouve un refrain comme celui-ci, revenant à la fin de chacune des strophes latines chantées par les vierges folles :

Dolentas! chaitivas! trop i avem dormit.

Mais les strophes suivantes adressées par l'ange Gabriel aux

(1) Du Méril, ouvrage cité, pp. 226-230. — Cf. sur cette pièce notre volume intitulé : *Le Drame chrétien au moyen âge*. Paris, Didier, 1878, in-12, pp. 33 et suiv.; 203 et suiv.

(2) Cf. sur cette pièce notre travail intitulé : *Le Jeu de saint Nicolas* dans la *Revue du Monde catholique*, livraison du 30 janvier 1879.

vierges sages sont entièrement en langue vulgaire et servent comme de paraphrase au chant latin qui les précède :

Oiet, virgines, aiso que vos dirum,
Aiset presen que vos comandarum :
Atendet un espos, Jhesu Salvaire a nom.
Gaire no i dormet,
Aise l'espos que vos hor atendet.

Venit in terra per los vostres pechet,
De la Virgine en Betleem fo net,
E flum Jorda lavet e luteet.
Gaire, etc.

Eu fo batut, gablet e laidenjet,
Sus e la crot pendut e clautiget,
Deu monumen deso entrepauset.
Gaire, etc.

E resors es, la Scriptura o dii;
Gabriels soi, eu trames aici;
Atendet lo, que ja venra praici.
Gaire, etc. (1).

Egalement en langue vulgaire est cette réponse des vierges sages aux vierges folles qui leur demandent de leur huile :

De nostr'oli queret nos à doner,
Non auret pont, alet en achapter
Deus merchaans que lai veet ester.
Dolentas! chaitivas! trop i avet dormit (2)

(1) « Ecoutez, vierges, ce que nous vous dirons. — Ayez présent ce que nous vous commanderons; — vous attendez un époux, il a nom Jésus Sauveur. — Ne dormez pas. — Voici venir l'époux que maintenant vous attendez.

« Il vint en terre pour vos péchés, — de la Vierge en Bethléem fut né, — dans le fleuve Jourdain lavé et purifié. — Ne dormez pas, etc.

« Il fut battu, bafoué et maltraité. — en haut sur la croix pendu et cloué, — puis dans le sépulcre en dessous déposé. — Ne dormez pas, etc.

« Il est ressuscité, l'Ecriture l'a dit; — je suis Gabriel, moi qui suis envoyé ici; — attendez le, car il viendra par ici. — Ne dormez pas, etc. »

(2) « De notre huile vous nous demandez de vous donner, — vous n'en aurez point, allez en acheter — aux marchands que vous voyez établis là-bas. — Malheureuses! infortunées! vous avez trop dormi. »

Et cette réponse des marchands :

> Domnas gentils, no vos covent ester
> Ni lojamen aici ademorer;
> Cosel queret, non vos poem doner,
> Queret lo deu chi vos pot coseler.
> Dolentas! etc.
>
> Alet areir à vostras sinc seros
> E preiat las per Deu lo glorios
> De oleo fasen socors à vos,
> Faites o tost que jà venra l'Espos (1).
> Dolentas! etc.

En langue vulgaire enfin cette malédiction du Christ :

> Alet, chaitivas, alet, malaureas,
> A tot jors mais vos so penas livreas;
> En efern ora seret meneias (2).

Le développement croissant de ces parties en langue vulgaire au détriment des parties latines semble *a priori* assez indiqué par le progrès naturel du genre dramatique. La substitution d'une langue à l'autre paraît en effet avoir eu lieu de cette façon pour ainsi dire interne et logique dans les représentations des grands établissements ecclésiastiques de Suisse et d'Allemagne, où les mêmes usages s'étaient établis qu'en France, mais où ils semblent s'être continués avec une vigueur de plus en plus florissante jusqu'à la fin du moyen âge et au delà. Il résulterait de ce fait que

(1) Nobles dames, il ne vous convient pas de rester ici — ni d'y séjourner longuement; — vous cherchez conseil, nous ne pouvons vous en donner, — demandez-le à qui peut vous conseiller. — Malheureuses! etc.

« Retournez en arrière vers vos cinq sœurs — et priez les par Dieu le glorieux — que de leur huile elles fassent secours à vous, — faites vite que déjà va venir l'Epoux. — Malheureuses! etc. »

(2) « Allez, infortunées, allez, malheureuses, — pour toujours désormais vous sont peines infligées; — en enfer maintenant vous serez menées. » — Du Méril, ouvrage cité, p. 233 et suiv. — Cf. Ms du fonds latin 1,119 à la Bibliothèque Nationale, fol. 53 et suiv. — *Le Drame chrétien au moyen âge*, p. 24 et suiv. — Gaston Paris, *La Littérature française au moyen âge*, 2e édition, Paris, Hachette, 1890, p. 237.

le drame religieux, quoique entièrement envahi par l'idiome commun, aurait néanmoins conservé très longtemps dans ces pays une attache étroite avec les écoles claustrales et gardé son caractère particulier de réjouissance scolaire (1). Mais il n'en fut pas de même dans notre pays, où le développement et la transformation dont il s'agit subirent vers le milieu du XII[e] siècle l'influence d'une cause extérieure, qui fut toute puissante. L'un de ses effets fut d'anéantir, en prenant sa place, sinon l'existence, du moins la vigueur et la popularité du drame scolaire. Celui-ci d'ailleurs ne pouvait manquer d'éprouver le contre-coup du mouvement qui, à partir des premières années du XIII[e] siècle, substitua, pour l'enseignement supérieur, le système des universités, inauguré à Paris avec tant d'éclat, au système antérieur des écoles cathédrales ou monastiques, mouvement qui s'accomplit beaucoup plus tôt et d'une façon beaucoup plus absorbante en France qu'en Allemagne et en Suisse.

Ce ne fut donc pas chez nous dans les représentations des étudiants qu'acheva de se constituer le drame en langue vulgaire, ce fut dans celle des *confréries*, dont on constate de très bonne heure l'existence, mais dont la période originaire est encore enveloppée d'une assez épaisse brume. Un texte découvert par M. Léopold Delisle dans un Sacramentaire de l'Eglise de Paris, nous révèle l'existence, dès le XI[e] siècle, d'une *Confrérie des douze apôtres* ainsi composée : « Noms des frères de la Société des douze apôtres : Eude diacre, Hubert abbé, Ingelbold prêtre, Richard prêtre, Germont prêtre, Gislebert *laïque*, Landry prêtre, Ainard clerc, Garlent prêtre, Pierre prêtre, Alran prêtre, Martin, Durand, Richard prêtre (2). » Il est peut-être permis que conjecturer que

(1) Cf. dans Du Méril, le *Mystère de la Passion* du manuscrit de Munich, représenté au XIII[e] siècle à l'abbaye de Benedictbeuern, p. 126 et suiv., et la *Passion* de Francfort, représentée à la fin du XV[e] siècle à l'école ecclésiastique de Saint-Barthélemy, p. 297 et suiv. — Voyez aussi Wilken, *Geschichte der geistlichen Spiele in Deutschland*. Göttingen, 1872, *passim*.

(2) « Ec sunt nomina fratrum de societate duodecim apostolorum. Odo levita. Hubertus aba. Ingelbodus sacerdos. Ricardus sacerdos. Germunt sacerdos. Gislebertus laïcus. Landricus sacerdos. Ainardus clericus. Vuarlenus sacerdos. Petrus sacerdos. Alrannus sacerdos. Martinus. Durandus. Ricardus sacerdos. » *Mémoire sur d'anciens sacramentaires*, 1886, broch. in-4°. (Extrait des *Mémoires* de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, t. XXXII, 1[re] partie), pp. 150 et 376.

Martin et Durand, dont les noms ne sont suivis d'aucune désignation, étaient des laïques comme Gislebert. La proportion dut s'accroître et la majorité passer du côté des laïques dans les très nombreuses associations de ce genre qui se constituèrent, dans le courant du XIIe siècle, sous des formes très variées et souvent avec des rapports divers, mais incontestables, aux sociétés ou corporations professionnelles. C'est à une institution tout à fait établie et déjà ancienne que fait allusion cette *prière du prône* relevée par M. Léon Gautier dans un livre liturgique de la seconde moitié du XIIIe siècle : « *Pour les confrères.* — Ensuite, faisons prière à Notre-Seigneur Jésus-Christ pour tous les confrères, hommes et femmes, de Notre-Dame sainte Marie, et pour ceux de saint Nicolas, et pour ceux et celles qui en cette église, en l'honneur de Dieu et de Notre-Dame, font et célèbrent leurs fêtes, et pour ceux et celles qui céans apportent leurs offrandes et leurs luminaires, que Notre-Seigneur, par sa pitié et par sa miséricorde, les défende de malechance et de mésaventure, et les illumine et remplisse de son bien et de sa grâce, et leur conserve et multiplie leurs biens, de telle sorte qu'ils l'en reconnaissent pour seigneur et pour donateur, et qu'il leur accorde de faire les œuvres qui lui sont agréables, afin que, quand leurs âmes quitteront leurs corps, il les reçoive au repos de son saint paradis et les réunisse à leurs parents et à leurs amis défunts. Dites donc pour cela, tous et toutes, la sainte oraison de Notre-Seigneur : *Pater noster* (1). »

Les confréries, comme cela résulte de ce dernier texte et comme

(1) *Notice sur un livre liturgique appartenant à M. le professeur G. Stephens de Copenhague,* dans la *Bibliothèque de l'Ecole des charles,* XXXVIII, année 1877, p. 483 et suiv. — Ce manuscrit fut acheté à Naples en 1872, mais il est évidemment d'origine française, comme en témoigne assez le texte des prières qu'il renferme. Voici l'original de la prière ci-dessus traduite. « *Por les confreres.* En après feson proiere à N. S. J. C. por toz les confreres et les confraresses de Nostre Dame sainte Marie, et por ceaus de saint Nicolas, et por ceaus et celes qui en ceste yglise, en l'enor de Dieu et de Nostre Dame, les soes festez font et festivent, et por ceaus et celes qui ceens aportent lor oblacions et lor lumineres, que Nostre Sire, par sa pitié et par sa misericorde, les desfende de mescheance et de mesaventure, et les enlumine et replenisse de son bien et de sa grace, et lor sauve et munteplit lor biens en tel maniere q'il l'en reconoissent à segnor et à doneor, et lor doist fere les soes ovres, si que, quant les ames partiront des cors, il les reçoive en repos en son saint paradis ensembléement ob lor parens et ob lor amis defuns. Si en ditez tuit et totes la sainte oreison Nostre Seignor. *Pater noster.* »

on le sait d'ailleurs, avaient des offices, des fêtes et par conséquent des réjouissances qui leur étaient propres. Rien d'étonnant que les représentations dialoguées aient pris place de bonne heure parmi ces pieux divertissements comme elles l'avaient fait antérieurement dans les réjouissances scolaires. Cela doit d'autant plus être supposé que ces confréries mêmes, surtout à l'origine, comptaient dans leur sein et avaient à leur tête des prêtres et des clercs, et parmi eux, sans aucun doute, des maîtres et des étudiants de l'église cathédrale, collégiale ou abbatiale à laquelle elles se rattachaient par leur fondation. Vers le milieu du XII[e] siècle, elles s'emparèrent donc, croyons-nous, de l'art dramatique, et tout en lui conservant d'abord en bonne partie les caractères de son origine liturgique et ecclésiastique, commencèrent à l'introduire dans une voie nouvelle, où l'emploi habituel de la langue vulgaire dans la composition des pièces représentées par leurs membres fut un de leurs premiers et plus considérables pas.

C'est bien, tout du moins porte à le croire, à une confrérie dirigée par des clercs, mais composée en bonne partie de membres séculiers, qu'il faut attribuer l'origine du plus ancien drame en langue française qui nous soit parvenu, le drame d'*Adam*. Ce texte est en dialecte normand, mais en dialecte normand d'Angleterre, c'est-à-dire dans l'idiome qui était devenu depuis Guillaume-le-Conquérant la langue officielle et supérieure de la bonne société laïque de ce pays et qui faillit même s'y substituer définitivement à l'ango-saxon. Depuis la conquête normande, dont les résultats furent encore fortifiés par l'avènement des Plantagenet, le royaume insulaire formait avec les possessions continentales de la dynastie issue de Guillaume, un groupe d'états ou de provinces, dont l'union politique ne pouvait manquer d'avoir des conséquences littéraires. Lęs diverses genres nés sur le sol français fleurirent en Angleterre avec une rare vigueur et il y eut entre l'île et le continent un échange continuel de poètes et de poèmes. Les compositions et représentations dramatiques paraissent avoir été goûtées de bonne heure dans l'île. Avant 1119, Geoffroy du Mans, appelé en Angleterre pour remplir les fonctions d'écolâtre à l'abbaye de Saint-Alban, faisait représenter à Dunstaple, sans doute par les écoliers de cette abbaye, un jeu latin de sainte Catherine. Une cinquantaine d'années plus tard les représentations des confréries semblent avoir été dans ce pays un usage établi, qui lui était commun avec

la Normandie continentale et aussi, sans aucun doute, avec plusieurs autres provinces de France. Le texte anglo-normand du drame d'*Adam* nous a été transmis dans un manuscrit contenant avec lui d'autres œuvres poétiques, latines ou françaises, qui ne sont pas toutes originaires de la même contrée. La première partie de ce recueil paraît avoir été formée sur quelque point des bords de la Loire (1). S'il en est ainsi, le fait seul de la transcription indique la possibilité, le désir même, sinon l'intention et l'occasion positive d'une représentation du drame hors de son pays d'origine. Il est curieux de noter que le texte d'*Adam* est précédé dans le manuscrit d'un jeu latin de la *Résurrection* et de diverses pièces de poésie latine rythmique indiquant chez le possesseur primitif de ce recueil des connaissances et des préoccupations liturgiques et scolaires. Nous y remarquons notamment un cantique en l'honneur de saint Nicolas :

> Nicholaus inclitus,
> Laudet omnis spiritus;
> Factus est divinitus
> Præsul in lætitia;
> Laudet omnis spiritus
> Gubernantem omnia...
> Sic est sacra deditus
> Præsul in Lycia.
> Laudet omnis spiritus (2).

Le prêtre ou clerc, directeur de confrérie, qui fut l'auteur du drame d'*Adam* et l'organisateur de la première représentation de ce jeu en Angleterre, était certainement lui-même un fort habile *liturgiste*. Nous avons naguère longuement examiné la construc-

(1) Le manuscrit dont il s'agit est aujourd'hui conservé à la Bibliothèque de la ville de Tours. Il provient des moines de Marmoutier, qui l'avaient acheté à Toulouse, en 1716, de la famille de Lesdiguières. L'une des pièces qu'il renferme paraît se rapporter à la ville de Nantes. — Il a été écrit à deux époques différentes, à la fin du XII[e] puis au commencement du XIII[e] siècle.

(2) *Office de Pâques ou de la Résurrection,* accompagné de la notation musicale et suivi d'hymnes et de séquences inédites, publié pour la première fois d'après un manuscrit du XII[e] siècle de la bibliothèque de Tours par Victor Luzarche. Tours, 1856, p. 42.

tion de cette pièce dans ses rapports avec les rites ordinaires ou extraordinaires du culte (1). Nous nous contenterons de noter ici l'art ingénieux avec lequel, dans sa composition et dans sa mise en scène, les règles et les habitudes liturgiques ont été adaptées, appropriées aux nécessités et aux convenances d'une représentation dialoguée, comment l'auteur, pour ainsi dire, a su tirer de la liturgie une *dramaturgie*. Le système des *leçons*, tel surtout qu'une récitation déjà demi-dialoguée l'avait développé dans les offices des monastères, lui a fourni le cadre de cette représentation, dont le système, déjà dramatique aussi par lui-même, des *répons*, lui a donné la parure lyrique et musicale. Il a emprunté aux rubriques, aux habitudes du rituel le grave et majestueux symbolisme de sa mise en scène, la disposition plastique de ses personnages et de ses tableaux, qui sont dans une analogie sensible avec les figures et les scènes sculptées de l'art roman et des premiers temps de l'art gothique (2). En même temps il a su profiter avec talent et avec goût des sources et des modèles littéraires dont son imagination pouvait disposer : écrits et jeux latins antérieurs et compositions diverses de poésie narrative ou didactique en langue vulgaire. Il était lui-même, en même temps qu'un assez docte clerc, un trouvère fort bien doué, un versificateur expert en rythmes et en rimes. Il avait de plus de véritables aptitudes dramatiques et un rare instinct du dialogue. On en jugera par les scènes suivantes de la tentation d'Adam et d'Eve dans le paradis (3).

(1) Cf. *Les Prophètes du Christ, étude sur les origines du théâtre au moyen âge*. Paris, Didier, 1878, in-8° (*Bibliothèque de l'Ecole des chartes*, années 1867, 1868 et 1877). — *Le Drame chrétien au moyen âge*, p. 121 et suiv.

(2) Cf. l'intéressant travail de M. Julien Durand : *Monuments figurés du moyen âge d'après des textes liturgiques*, Caen, 1889, broch. in-8°. — Les rapports entre les monuments figurés et les plus anciens *mystères* tiennent à ce que les uns et les autres se sont inspirés de la littérature cultivée dans les écoles claustrales du IXe au XIIIe siècle. On n'ignore pas que les beaux-arts étaient aussi enseignés dans ces écoles et que ce furent les moines eux-mêmes qui furent les créateurs de l'art roman — « Pictura est laïcorum litteratura, » écrivait au commencement du XIIe siècle Honoré d'Autun, caractérisant ainsi l'objet que se proposèrent les premiers artistes du moyen âge et aussi, du moins en partie, les auteurs de nos vieux drames, c'est-à-dire d'enseigner aux illettrés l'histoire et les dogmes de la religion.

(3) Nous suivons pour notre traduction le texte donné par M. Luzarche : *Adam, drame anglo-normand du XIIe siècle*, publié pour la première fois d'après un manuscrit de la Bibliothèque de Tours. Tours, 1854, in-8°.

« *Le Diable viendra trouver Adam et lui dira :*

DIABOLUS

« Que fais-tu, Adam?

ADAM

« Je vis ici en grand plaisir.

DIABOLUS

« Tu t'y trouves bien?

ADAM

« Je ne sens rien qui m'ennuie.

DIABOLUS

« On peut être mieux.

ADAM

« Je ne puis pas savoir comment.

DIABOLUS

« Veux-tu le savoir?

ADAM

« J'en aurais assez le désir.

DIABOLUS

« Moi, je sais comment.

ADAM

« Après tout, que m'importe?

DIABOLUS

« Pourquoi non?

ADAM

« Cela ne me vaut rien.

DIABOLUS

« Mais si, cela te serait fort avantageux.

ADAM

« Je ne sais pas quand.

DIABOLUS

« Ma foi, je ne te le dirai pas au pied levé.

ADAM

« Allons, dis-le moi.

DIABOLUS

« Je n'en ferai rien, — je te laisserai me prier jusqu'à en être las.

ADAM

« Bah! je n'ai nul besoin de savoir cela.

DIABOLUS

« Au reste, tu n'es pas fait pour avoir aucun avantage. — Tu as le bien, tu ne sais pas en jouir.

ADAM

« Comment cela?

DIABOLUS

« Veux-tu l'ouïr? Je te le dirai confidemment.

ADAM

« Vrai?

DIABOLUS

« Vrai. — Ecoute, Adam, prête-moi l'oreille; — ce sera ton profit.

ADAM

« Alors, j'y consens.

DIABOLUS

« Me croiras-tu?

ADAM

« Oui, très bien.

DIABOLUS

« De tout en tout?

ADAM

« Oui, sauf en une seule chose.

DIABOLUS

« Quelle chose donc?

ADAM

« Je vais te le dire. — Je ne veux pas offenser mon Créateur.

DIABOLUS

« As-tu donc si peur de lui?

ADAM

« Oui, en vérité, je l'aime et je le crains.

DIABOLUS

« Ce n'est pas raisonnable. — Que te peut-il faire?

ADAM

« Et bien et mal.

DIABOLUS

« Voilà une idée bien folle! — Quoi! tu t'imagines que mal te puisse advenir? — N'es-tu pas en état de gloire? tu ne peux mourir.

ADAM

« Dieu me l'a dit, que je mourrai, — quand je violerai son commandement.

DIABOLUS

« Quelle est cette grosse désobéissance? — Je serais curieux de le savoir, je n'y comprends rien.

ADAM

« Je te le dirai en toute vérité. — Voici le commandement qu'il m'a fait. — De tous les fruits du paradis — il m'est permis de manger, Dieu me l'a dit, — excepté d'un seul; celui-là m'est défendu, — celui-là, je n'y porterai pas la main.

DIABOLUS

« Et lequel est-ce?

(Adam doit lever la main et montrer le fruit défendu).

ADAM

« Le vois-tu là? — C'est celui-là que Dieu m'a tout à fait interdit.

DIABOLUS

« Sais-tu pourquoi?

ADAM

« Moi? certes non.

DIABOLUS

« Je m'en vais t'en dire la raison. — Des autres fruits il n'a cure, — *(Le Diable doit ici montrer le fruit défendu)*, — il ne se soucie que de celui qui pend là haut. — C'est le fruit de sapience, — de toutes choses donnant la science. — Si tu le manges, ce sera pour toi une bonne affaire.

ADAM

« Et en quoi donc?

DIABOLUS

« Tu le verras. — Tes yeux désormais seront grand ouverts. — Tu connaîtras tout ce qui doit être. — Tu pourras faire tout ce que tu voudras. — Ce serait une plaisante chose d'attirer la branche à toi. — Mange donc, et tu feras bien. — Tu n'auras rien à craindre de ton Dieu. — Désormais tu seras son égal. — C'est bien pour cela qu'il s'est avisé de cette défense. — Me croiras-tu? goûte du fruit.

ADAM

« Non, je ne le ferai pas.

DIABOLUS

« Ce serait pour toi une grande jouissance. — Tu ne veux pas le faire?

ADAM

« Non.

DIABOLUS

« Tu n'es qu'un sot. — Il te souviendra de mes paroles.

« *Le Diable doit s'éloigner et aller rejoindre les autres démons. Tous ensemble feront une course à travers la place. Après un peu de temps le Diable reviendra le visage gai, l'air joyeux, pour tenter de nouveau Adam, et il lui dira :*

DIABOLUS

« Adam, que fais-tu? Ne veux-tu pas changer d'avis? — Es-tu encore dans ce doute ridicule? — Je te l'ai bien dit, l'autre jour :

— Dieu t'a fait ici son pensionnaire. — Il t'y a mis pour manger ces fruits. — As-tu donc suffisant plaisir?

ADAM

« Certes oui, le plaisir ne me manque pas.

DIABOLUS

« N'oseras-tu jamais monter plus haut? — Pourras-tu bien te tenir pour satisfait, — de ce que Dieu t'a fait son jardinier? — Dieu t'a fait gardien de son jardin. — Ne chercheras-tu jamais autre jouissance? — T'a-t-il formé seulement pour assouvir ton ventre? — Ne voudra-t-il jamais t'appeler à plus grand honneur? — Ecoute-moi, Adam, et crois-moi. — Je te conseillerai de bonne foi. — Si tu le veux, tu pourras être sans seigneur; — tu seras l'égal du Créateur. — Je te dirai toute la vérité. — Si tu manges la pomme, *(il élèvera la main vers l'arbre qui est dans le paradis)* — tu règneras en majesté. — Tu peux partager avec Dieu la toute-puissance.

ADAM

« Va-t-en d'ici.

DIABOLUS

« Que dis-tu, Adam?

ADAM

« Va-t-en d'ici, tu es Satan. — Tu donnes de mauvais conseils.

DIABOLUS

« Moi! comment cela?

ADAM

« Tu veux me jeter dans les tourments, — tu veux me brouiller avec mon Seigneur, — m'enlever ma joie, me livrer à la douleur. — Je ne te croirai pas; va-t-en d'ici. — Ne sois jamais plus si hardi — que de revenir devant moi; — tu es un traître, un être sans foi.

« *Alors, triste et le front baissé, le Diable s'éloignera d'Adam et s'en ira jusqu'aux portes de l'enfer, où il aura un colloque avec les autres démons. Ensuite il fera une course à travers la place. Puis, il retournera vers le paradis, mais du côté d'Eve, et l'abordant d'un air gai, caressant, il lui parlera ainsi :*

DIABOLUS

« Eve, me voici venu vers toi.

EVA

« Dis-moi, Satan, pourquoi cela?

DIABOLUS

« Je cherche ton avantage, ton honneur.

EVA

« Dieu me l'accorde!

DIABOLUS

« N'aie pas peur. — Il y a bien longtemps que j'ai appris — tous les conseils du paradis, — je t'en dirai une partie.

EVA

« Commence donc et je t'écouterai.

DIABOLUS

« M'écouteras-tu?

EVA

« Oui, certainement, — je ne te fâcherai en rien.

DIABOLUS

« Me garderas-tu le secret?

EVA

« Oui, sur ma foi.

DIABOLUS

« Personne ne le saura?

EVA

« Non, non, du moins par moi.

DIABOLUS

« Je m'en remets donc à ta promesse, — je ne veux de toi aucun autre gage.

EVA

« Tu peux te fier à ma parole.

DIABOLUS

« Tu as été à bonne école; — j'ai vu Adam, mais il est trop fou.

Eva

« Il est un peu dur.

Diabolus

« Il deviendra mou. — Maintenant il est plus dur que l'enfer.

Eva

« Il est très franc.

Diabolus

« Lui! c'est un véritable serf. — Il ne veut pas prendre soin de son bonheur. — Mais toi, du moins, prends soin du tien. — Tu es faiblette et tendre chose, — tu es plus fraîche que la rose; — tu es plus blanche que le cristal; — que la neige tombant sur la glace en un vallon; — mauvais couple fit en vous le Créateur, — tu es trop tendre, et Adam trop dur; — mais néanmoins tu es plus sage; — ta volonté est de grand sens; — aussi fait-il bon venir à toi. — Je veux te dire quelque chose.

Eva

« Parle, parle.

Diabolus

« Mais que personne n'en sache rien.

Eva

« Qui le saurait?

Diabolus

« Pas même Adam?

Eva

« Non, non, pas par moi.

Diabolus

« Je te dirai donc, écoute-moi bien... — N'y a-t-il que nous deux sur cette route? — Adam n'est-il pas là, qui puisse nous entendre?

Eva

« Tu peux parler haut, il n'en saura rien.

Diabolus

« Je vous avertis d'une grande fraude, — qui vous est faite en

ce jardin. — Les fruits que Dieu vous a donnés, — n'ont pas en eux grande bonté; — celui qu'il vous a défendu, — celui-là a en soi grande vertu; — en celui-là est grâce de vie, — de puissance et de seigneurie; — il fait tout connaître, le bien et le mal.

EVA

« Quel goût a-t-il?

DIABOLUS

« Un goût céleste. — A ton beau corps, à ta figure, — bien conviendrait cette aventure, — que tu devinsses reine du monde, — de tout ce qui est en haut, de tout ce qui est en bas, — que tu connusses tout ce qui existe, — et que de tout tu fusses la bonne dame et maîtresse.

EVA

« Le fruit est-il tel?

DIABOLUS

« Oui, en toute vérité.

(Alors Eve regardera attentivement le fruit défendu, en disant :)

EVA

« Cela me fait déjà du bien, rien que de le voir.

DIABOLUS

« Que sera-ce donc si tu en manges?

EVA

« Mais, après tout, moi, qu'en sais-je?

DIABOLUS

« Ne veux-tu pas me croire? — D'abord manges-en, puis donne-le à Adam. — Du ciel vous aurez pour toujours la couronne, — vous serez semblables au Créateur. — Il ne vous pourra cacher aucun de ses desseins. — Après que vous aurez mangé du fruit, — le cœur vous sera pour toujours changé; — vous serez avec Dieu sans défaillance, — égaux à lui en bonté, en puissance. — Allons, goûte du fruit.....

EVA

« Je le ferai.

DIABOLUS

« Mais quand?

EVA

« Laisse-moi attendre un peu qu'Adam soit endormi.

DIABOLUS

« Mange donc, ne crains rien, — attendre plus longtemps serait un enfantillage.

« *Le Diable alors doit s'éloigner d'Eve et s'en aller dans l'enfer. Adam, lui, viendra trouver Eve, mécontent de voir que le Diable se soit entretenu avec elle, et il lui dira :*

ADAM

« Dis-moi, femme, qu'avait affaire avec tôi — le méchant Satan? Que te voulait-il?

EVA

« Il m'a parlé de notre honneur.

ADAM

« Ne crois pas ce traître. — Oui, c'est un traître.

EVA

« Je le sais bien.

ADAM

« Comment cela?

EVA

« Parce que je l'ai entendu. — Mais qu'importe que je le voie ou non. — Il saura bien te faire changer d'avis.

ADAM

« Il ne le fera pas, car je ne le croirai, — sur aucune chose que je sache. — Ne le laisse plus jamais venir à toi. — Car il est de trop mauvaise foi. — Il a déjà cherché à trahir son Seigneur, — et à se placer plus haut que Dieu même. — Un tel vaurien qui a osé faire cela, — je ne veux pas qu'il ait accès auprès de vous.

« *Alors un serpent fabriqué avec art doit monter le long du tronc de l'arbre du fruit défendu. Eve approchera de lui son oreille comme pour écouter ses avis. Ensuite elle prendra le fruit et le pré-*

sentera à Adam. Mais celui-ci ne voudra pas d'abord l'accepter et Eve lui dira :

EVA

« Mange, Adam, tu ne sais ce que c'est, — prenons ce bien qui nous est préparé.

ADAM

« Est-il si bon?

EVA

« Tu le sauras. — Tu ne peux pas le savoir si tu n'y goûtes.

ADAM

« J'en doute.

EVA

« Alors, laisse-le.

ADAM

« Non, je ne le ferai pas.

EVA

« Seras-tu bientôt las d'hésiter ainsi?

ADAM

« Allons, je le prendrai

EVA

« Manges-en. — Ainsi tu connaîtras le mal et le bien. — Au reste, j'en mangerai, moi, la première.

ADAM

« Et moi après.

EVA

« Bien sûr? — *(Alors Eve mangera une partie du fruit et dira à Adam) :* — J'en ai goûté; Dieu! quelle saveur! — Jamais ne tâtai de pareil goût! — De telle saveur est cette pomme.....

ADAM

« De quelle?

EVA

« Jamais de pareille ne goûta homme. — Or voici mes yeux si

clairvoyants — que je ressemble à Dieu, le tout-puissant. — Tout ce qui fut, tout ce qui doit être, — je le connais très bien, mon cœur en est maître. — Mange, Adam, ne tarde pas, — tu auras pris là un bon parti.

(Alors Adam recevra la pomme de la main d'Eve, en disant :)

ADAM

« Je t'en croirai, tu es ma compagne.

EVA

« Mange, tu n'as rien à craindre.

« *Alors Adam doit manger une partie du fruit; l'ayant mangée il reconnaîtra aussitôt son péché, et se courbera* (se dissimulant derrière les courtines qui entouraient le paradis) *de façon à n'être plus aperçu du peuple. Il se dépouillera de ses habits de fête et prendra de pauvres vêtements cousus de feuilles. Alors, manifestant une grande douleur, il commencera ses lamentations.....* »

Nous placerons encore sous les yeux de nos lecteurs les scènes qui constituent la seconde partie du drame d'*Adam*, et que l'on pourrait intituler : *Abel et Caïn.*

« *Ensuite viendront* (sur la place, sortant de l'église où est le *chœur*) *Caïn et Abel. Caïn doit être habillé de vêtements rouges, Abel de vêtements blancs, et ils cultiveront la terre disposée pour cela. Après s'être reposé un peu de temps de son travail, Abel s'adressera à son frère Caïn d'un air doux et aimable et il lui dira :*

ABEL

« Frère Caïn, nous sommes frères germains, — nous sommes les fils du premier homme : — c'est Adam, et notre mère a nom Eve. — Au service de Dieu ne soyons pas de mauvaise grâce; — soyons en tout temps soumis au Créateur; — servons-le de façon à conquérir son amour, — que nos parents ont perdu par leur folie. — Qu'il y ait entre nous deux bien ferme amour. — Servons Dieu de manière à lui être agréables. — Rendons lui tout ce que nous lui devons, sans en rien retenir. — Si de bon cœur nous voulons lui obéir, — nos âmes n'auront pas peur de périr. — Donnons lui sa dîme et tous ses droits de justice, — prémices, offrandes, dons, sacrifices. — Si nous en retenons quelque chose

par avarice, — nous serons perdus en enfer sans aucun doute. — Qu'il y ait entre nous deux grande dilection; — qu'il n'y soit aucune envie, aucune haine. — Pourquoi aurions-nous dispute? — La terre entière nous est livrée.

(Alors Caïn regardera son frère Abel d'un air moqueur et lui dira :)

CHAÏM

« Beau frère Abel, vous savez bien sermonner, — bien développer et montrer votre raisonnement; — celui qui voudra écouter votre doctrine, — en peu de jours il n'aura plus grand chose à donner. — Donner dîme ne fut jamais à mon gré. — De ton avoir tu peux faire tes largesses, — et, moi, du mien je ferai ma volonté; — ce n'est pas pour mon méfait que tu seras condamné. — La nature nous invite à nous aimer; — entre nous deux qu'aucun n'agisse avec feinte. — Qui entre nous commencera la guerre, — qu'il le paye très cher, car il est juste qu'il ait à s'en plaindre.

« *Après quelque temps Abel viendra parler de nouveau à son frère Caïn, qui lui répondra d'une façon plus douce qu'à son ordinaire. Abel dira :*

ABEL

« Caïn, beau frère, écoute-moi.

CHAÏM

« Volontiers, de quoi s'agit-il?

ABEL

« De ton avantage.

CHAÏM

« Cela me plaît d'autant mieux.

ABEL

« Ne fais pas le rebelle contre Dieu, — ne montre pas d'orgueil envers lui, — je t'en avertis.

CHAÏM

« Je le veux bien.

ABEL

« Crois mon conseil, allons offrir un sacrifice — au Seigneur

Dieu pour lui être agréables. — S'il est apaisé par nos prières, — nous ne serons jamais en proie au péché, — jamais sur nous ne viendra tristesse. — Il fait bon rechercher son amour. — Allons offrir à son autel — un don qu'il veuille regarder favorablement; — prions-le de nous accorder son amour, — de nous défendre de mal nuit et jour.

(Alors Caïn répondra comme si l'avis d'Abel lui plaisait; il dira :)

CHAÏM

« Beau frère Abel, tu as très bien dit, — ton sermon est fort bien écrit, — je croirai bien ton sermon. — Allons offrir un sacrifice, c'est très juste. — Mais qu'offriras-tu?

ABEL

« Moi, j'offrirai un agneau, — tout le meilleur et le plus beau — que je pourrai trouver en ma demeure; — voilà ce que j'offrirai, non autre chose. — J'offrirai encore de l'encens. — Je t'ai dit toute ma pensée. — Toi, qu'offriras-tu?

CHAÏM

« Moi, j'offrirai de mon blé, — tout tel que Dieu me l'a donné.

ABEL

« Sera-ce du meilleur?

CHAÏM

« Non, non pas, certes; — de celui-là je ferai du pain pour mon repas du soir.

ABEL

« Une telle offrande n'est pas acceptable.

CHAÏM

« Tu ne sais pas ce que tu dis.

ABEL

« Tu es un homme riche, tu as beaucoup de bêtes.

CHAÏM

« J'en ai.

ABEL

« Pourquoi ne pas compter tes troupeaux par têtes — et de toutes donner la dîme, — que tu offriras à Dieu lui-même? — Fais lui cette offrande de bon cœur, — et tu en recevras bonne récompense. — Feras-tu ainsi?

CHAÏM

« Voyez la rage! — De dix ne resteront que neuf. — Ce conseil ne vaut pas un œuf. — Allons faire notre offrande. — Chacun offrira ce qu'il voudra.

ABEL

« J'y consens.

« *Alors ils iront vers deux grandes pierres disposées à cet effet. L'une des pierres sera éloignée de l'autre de telle sorte que quand paraîtra la* FIGURE (1) (sortant de l'église où elle se tient avec le *chœur), la pierre d'Abel se trouve placée à sa droite, la pierre d'Abel à sa gauche. Abel offrira un agneau et de l'encens, d'où il fera monter une grande fumée. Caïn offrira une poignée d'épis. La* FIGURE *paraîtra donc, bénira les présents d'Abel et repoussera ceux de Caïn. Après l'offrande Caïn jettera sur Abel un regard farouche. Leurs offrandes faites, ils s'en retourneront à leurs places. Ensuite Caïn viendra trouver Abel, voulant l'emmener avec lui par ruse afin de le tuer, et il lui dira :*

CHAÏM

« Beau frère Abel, allons là dehors.

ABEL

« Pourquoi?

CHAÏM

« Pour délasser nos corps — et pour regarder notre labour, — voir comme les épis ont crû, s'ils sont en fleur. — Ensuite, nous nous en irons dans les prés. — Nous en serons après plus dispos.

(1) Ce nom mystérieux est constamment employé dans la représentation d'*Adam* pour représenter le personnage de Dieu. Il représente, croyons-nous, plus particulièrement le *Verbe,* qui doit plus tard s'incarner en Jésus-Christ. La même personne divine est une fois nommée *Salvator* (le Sauveur) par la rubrique : « *Tunc veniat* SALVATOR *indutus dalmatica.* »



ABEL

« J'irai avec toi où tu voudras.

CHAÏM

« Allons, viens-t-en, tu feras bien.

ABEL

« Tu es mon frère aîné. — Je suivrai dônc ta volonté.

CHAÏM

« Va donc devant, j'irai après, — à petits pas sans me presser.

« *Alors ils iront tous deux dans un lieu écarté et censé secret. Là Caïn, comme furieux, se jettera sur Abel dans l'intention de le tuer. Il lui dira :*

CHAÏM

« Abel, tu es mort.

ABEL

« Qui? moi? pourquoi?

CHAÏM

« Je veux me venger de toi.

ABEL

« Ai-je méfait?

CHAÏM

« Oui, oui, assez. — Tu es un traître bien prouvé.

ABEL

« Certes non, je ne le suis pas.

CHAÏM

« Dis-tu que non?

ABEL

« Jamais je n'aimai à faire trahison.

CHAÏM

« Tu l'as faite.

ABEL

« Moi? comment?

CHAÏM

« Tu le sauras bientôt.

ABEL

« Je ne comprends pas.

CHAÏM

« Je ne tarderai pas à te le faire savoir.

ABEL

« Tu ne pourras jamais prouver que cela soit vrai.

CHAÏM

« La preuve n'est pas loin.

ABEL

« Dieu m'aidera.

CHAÏM

« Je te tuerai.

ABEL

« Dieu le saura.

(Alors Caïn lèvera contre lui une main menaçante, en disant :)

CHAÏM

« Voici qui fera la preuve.

ABEL

« En Dieu est toute ma confiance.

CHAÏM

« Contre moi il te servira de peu de chose.

ABEL

« Il peut bien, s'il veut, empêcher ton dessein.

CHAÏM

« Il ne pourra te garantir de mort.

ABEL

« Je m'en remets du tout à sa volonté.

CHAÏM

« Veux-tu savoir pourquoi je te tuerai?



ABEL

« Oui, dis-le moi. Pourquoi?

CHAÏM

« Je vais te le dire. — Tu te fais trop de Dieu le favori. — C'est à cause de toi qu'il m'a repoussé, — à cause de toi qu'il a rejeté mon offrande. — Penses-tu donc que je ne te le rende? — Je t'en rendrai ta récompense. — Tu demeureras aujourd'hui mort sur ce sable.

ABEL

« Si tu me tues, ce sera à tort, — Dieu vengera sur toi ma mort. — Je n'ai fait mal, Dieu le sait bien, — près de lui je n'ai cherché aucunement à te desservir; — au contraire, je t'ai conseillé d'agir de telle sorte, — que tu fusses digne d'être en paix avec lui; — je t'ai dit de lui rendre ce que tu lui dois : — dîmes, prémices, offrandes, — et qu'ainsi tu pourrais obtenir son amour. — Tu n'as pas voulu le faire, et maintenant tu es furieux. — Dieu ne trompe point; à celui qui le sert — il donne grands biens en retour et ne souffre point sa perte.

CHAÏM

« Tu as trop parlé, tu vas mourir.

ABEL

« Frère, que dis-tu? c'est toi qui m'emmenas. — Je suis venu ici sur ta foi.

CHAÏM

« Ta confiance ne te servira de rien. — Je te tuerai, je te défie.

ABEL

« Je prie Dieu qu'il ait de moi merci.

« *Alors Abel s'agenouillera vers l'Orient; il aura près de lui une marmite dissimulée par ses habits, sur laquelle frappera Caïn, comme s'il tuait Abel. Abel demeurera étendu par terre comme s'il était mort. Le chœur chantera le répons :* UBI EST ABEL, FRATER TUUS? — *Alors la* FIGURE *sortira de l'église, se dirigeant vers Caïn, et quand le chœur aura terminé le répons, elle dira d'une voix irritée :*

FIGURA

« Caïn, où est ton frère Abel? — Es-tu entré en rébellion contre

moi? — Tu as commencé contre moi querelle. — Montre-moi ton frère vivant.

CHAÏM

« Que sais-je, Seigneur, où il est allé; — s'il est à sa maison ou à ses blés. — Pourquoi, moi, devrais-je le trouver? — Je n'étais pas chargé de le garder.

FIGURA

« Qu'en as-tu fait? où l'as-tu mis? — Je le sais bien, tu l'as tué. — Son sang en fait vers moi clameur, — au ciel en monta la vapeur. — Tu as fait grande félonie; — tu en seras maudit toute ta vie. — Tu auras pour toujours malédiction. — A tel méfait telle récompense. — Mais je ne veux pas que l'on te tue; — je veux qu'en douleur tu endures ta vie; — Quiconque tuera Caïn, — en sera puni au septuple. — Ton frère est mort en ma foi. — Dure en sera ta pénitence.

« *Alors la* FIGURE *retournera dans l'église. Ensuite les diables viendront et emmèneront Caïn en le poussant et le bousculant jusque dans l'enfer. Ils emmèneront aussi Abel, mais plus doucement.* »

Comme nous l'avons montré ailleurs, la représentation d'*Adam* n'était qu'une forme nouvelle, développée, amplifiée, de celle des *Prophètes du Christ*, et par conséquent elle a dû se rattacher au cycle liturgique et dramatique de Noël. Pour le cycle de Pâques, c'est encore la littérature anglo-normande qui nous offre le plus ancien exemple d'une représentation entièrement en langue vulgaire. Ce drame, dont une partie seulement nous est parvenue, a pour sujet la *Résurrection* du Sauveur. Il a, lui aussi, été composé à l'usage d'une confrérie, et même d'une confrérie solidement constituée, pour qui les jeux dramatiques étaient aux fêtes marquées, aux fêtes de Pâques tout au moins, un exercice et un plaisir habituels, puisqu'elle paraît bien avoir été pourvue d'un matériel scénique qui lui appartenait en propre. L'auteur de cette pièce était certainement un clerc qui, entre autres sources ou modèles, a eu sous les yeux ou dans la mémoire des drames latins liturgiques et scolaires fort développés et aussi, sans doute, divers textes français de forme analogue au sien, mais ayant un caractère encore plus prononcé de *récitations* à la fois narratives et dialoguées. Ce caractère, quoique affaibli, est encore l'un des traits les

plus remarquables de la pièce dont il s'agit. Il ne nous paraît pas inutile d'en offrir à nos lecteurs la traduction intégrale, en plaçant l'introduction du drame et les parties narratives dans la bouche d'un personnage auquel nous attribuerons le nom de *lecteur* (1).

(Le Lecteur)

« En cette manière récitons — la sainte résurrection. — Premièrement disposons — tous les lieux et les demeures (2) : — le crucifix premièrement — et puis après le tombeau. — Il doit y avoir une geôle — pour enfermer les prisonniers. — Que l'enfer soit mis de côté; — les demeures de l'autre — et puis le ciel, et sur les sièges (3) — d'abord Pilate avec ses vassaux; — il aura six ou sept chevaliers. — Cayphe sera sur l'autre. — Avec lui soit la

(1) Le texte du fragment de la *Résurrection* se trouve dans le manuscrit 902 du fonds français à la Bibliothèque Nationale, fol. XCVII et suiv. — Il a été plusieurs fois publié. La dernière traduction intégrale que nous en connaissions est celle qui se trouve dans le *Dictionnaire des Mystères* publié en 1854 par le comte de Douhet dans la *Nouvelle encyclopédie théologique* de l'abbé Migne.

(2) « Tus les *lius* et les *mansions.* » Les *lieux* et les *mansions* dans la mise en scène du théâtre du moyen âge, dès son origine, désignaient les *endroits* et *édifices* divers, figurés d'une façon plus ou moins significative, où devait successivement se transporter l'action. Ils étaient figurés tous ensemble et, pour ainsi dire, côte à côte, quelle que fût la distance qui les séparât dans la réalité historique et géographique. En un mot la *décoration* scénique était non pas successive, comme elle l'est aujourd'hui, dans les pièces à plusieurs *tableaux,* mais *simultanée,* et elle est demeurée telle non seulement jusqu'à la Renaissance, mais presque jusqu'à Corneille. Les pièces d'Alexandre Hardy furent encore représentées d'après ce système, qui a laissé des traces manifestes dans la façon dont a été conçue et construite l'action du *Cid.* C'est ce qu'a très bien établi M. Alexandre Rigal dans son excellent ouvrage : *Alexandre Hardy et le théâtre français à la fin du* XVI*e et au commencement du* XVII*e siècle.* Paris, 1889, in-8°.

(3) « E puis le ciel e as *estals.* » Les *estals* sont des *sièges,* disposés parfois sur des *estrades* ou *échafauds* plus ou moins élevés, sur lesquels se tenaient, dès le début de la représentation, les principaux acteurs ou groupes d'acteurs, et qui, à l'origine, suffisaient pour représenter leurs *domiciles* respectifs et même les *villes* ou les *contrées* qu'ils habitaient. Il faut ici s'imaginer sur une place située probablement près d'une église, en face des spectateurs qui en occupent la moitié, à droite, un *enfer* sommairement représenté, puis, de droite à gauche, sur une ligne à angles saillants et rentrants, le *sépulcre,* le *calvaire,* une *prison,* ensuite les six *estals* énumérés dans le prologue, enfin, à l'extrémité gauche, le *ciel,* faisant pendant et contraste avec l'*enfer.* Plus en avant, au milieu de la place, étaient représentées la *Galilée* et l'*hôtellerie d'Emmaüs.*

Juiverie. — Puis Joseph d'Arimathie. — Au quatrième lieu soit le seigneur Nicodème. — Chacun a près de soi les siens. — Au cinquième les disciples du Christ. — Que les trois Marie soient sur le sixième. — Que l'on pourvoie à figurer — la Galilée au milieu de la place. — Que l'on y figure encore Emmaüs, — où Jésus fut à l'hôtel conduit. — Et quand les gens sont tous assis — et la paix mise de toute part, — que le seigneur Joseph, celui d'Arimathie, — vienne trouver Pilate et qu'il lui dise :

JOSEPH

« Dieu qui des mains du roi Pharaon — sauva Moïse et Aaron, — qu'il sauve aussi Pilate, mon seigneur, — qu'il lui donne dignités et honneur.

PILATUS

« Qu'Hercule qui occit le dragon — et détruisit le vieux Géryon, — donne à celui-là bien et honneur — qui me salue de bonne amitié.

JOSEPH

« Sire Pilate, béni sois tu. — Que Dieu t'aide par sa grande vertu. — Que Dieu par sa puissance. — Te donnes pour moi bienveillance. — Veuille m'accorder le Dieu tout-puissant — que tu m'écoutes avec bonté.

PILATUS

« Seigneur Joseph, sois le bienvenu. — Tu dois être de moi bien reçu. — Tu es bien avec moi sans aucun doute. — Si tu pensais autrement, ce serait enfantillage. — Sache donc bien et vraiment — que je t'écouterai favorablement.

JOSEPH

« Beau sire, que cela ne vous fâche pas — si je vous parle du fils de Marie, — de celui qui là est pendu. — Sachez très bien que ce fut un vrai prud'homme. — Qui était tout à fait l'ami du Seigneur Dieu. — Vous l'avez mis à mort, vous et les Juifs. — Aussi devez-vous grandement redouter — qu'il vous en advienne grande calamité.

PILATUS

« Seigneur Joseph d'Arimathie, — je ne craindrai pas de te le

dire, — les Juifs par suite de leur grande envie — ont entrepris là une grande félonie. — J'y ai consenti par lâcheté, — de peur de perdre ma charge. — Ils m'auraient accusé à Rome. — J'en aurais pu perdre bientôt la vie.

JOSEPH

« Si tu reconnais que tu as méfait, — crie lui merci, ce sera une utile prière. — Nul ne lui demande pardon sans l'obtenir, — pas même ceux qui l'ont conduit à la mort. — Mais c'est pour autre chose que je suis venu ici; — accorde moi seulement son corps; — je vous en supplie, accordez-le moi; — je ferai ce que je dois faire.

PILATUS

« Bel ami, qu'en voulez-vous faire? — Pensez-vous le rappeler à la vie? — Il a souffert bien grande angoisse. — Pensez-vous qu'il puisse encore vivre?

JOSEPH

« Certes, beau sire Pilate, non. — *(à part)* Il ressuscitera pourtant. — Mais pour suivre notre coutume — et pour l'amour de Dieu je veux l'ensevelir.

PILATUS

« A-t-il donc rendu l'âme?

JOSEPH

« Oui, beau sire, n'en doutez pas.

PILATUS

« C'est ce que nous saurons par nos sergents.

JOSEPH

« Appelez-les, en voilà suffisamment.

PILATUS

« Levez-vous, sergents, promptement. — Allez-vous en vite où ce condamné est pendu, — allez voir ce crucifié, — savoir si vraiment il a expiré.

(LE LECTEUR)

« Alors s'en allèrent deux des sergents — portant en main leurs

lances. — Et ils ont dit à Longin l'aveugle, — qu'ils ont trouvé assis en un lieu (1).

UNUS MILITUM

« Frère Longin, veux-tu faire gain?

LONGINUS

« Oui, beau sire, n'en doutez pas.

MILES

« Viens, tu auras un *denier douzain* (2) — pour percer le côté de ce supplicié.

LONGINUS

« J'irai bien volontiers avec vous, — car j'ai grand besoin de gagner. — Je suis pauvre, je n'ai rien pour vivre. — Ce n'est pas faute de mendier, mais cela me sert de peu.

(LE LECTEUR)

« Quand ils furent arrivés devant la croix, — ils lui mirent une lance au poing.

UNUS MILITUM

« Prends cette lance en ta main, — pousse la ferme en haut et que ce ne soit pas en vain; — fais-la entrer jusqu'au poumon; — ainsi nous saurons s'il est mort ou non.

(LE LECTEUR)

« Il prit la lance et il l'enfonça — au cœur, d'où sortirent sang et eau, — qui lui ont coulé sur les mains. — Il en a mouillé sa face. — Mais quand il en a touché ses yeux, — vraiment il vit clair; alors il dit :

LONGINUS

« Ah! Jésus! Ah! beau sire, — jusqu'à présent je ne sus que dire au ciel. — Mais tu es un bien grand médecin. — Tu tournes ta

(1) Ce *lieu* où est assis Longin n'est pas indiqué dans le prologue. Il est probable que l'aveugle était placé non loin du *calvaire*, sur le chemin même, en avant des *mansions* et des *estals*, que l'on appela plus tard le *parc du jeu*, et qui servait à la circulation des acteurs.

(2) Petite pièce de monnaie de la valeur de douze deniers. Cf. Du Cange, au mot *Dozenus*.

colère en miséricorde. — J'ai mérité de toi la mort — et tu m'as fait si grande grâce — que maintenant mes yeux voient la lumière que jamais ne virent. — Je me rends à vous, je vous crie merci.

(Le Lecteur)

« Alors il se prosterna en pénitence — et dit tout doucement une oraison. — Les chevaliers s'en retournent. — Ils parlent à Pilate en cette manière :

Unus militum

« Beau sire prince, sachez qu'en vérité — Jésus a quitté la vie. — Nous avons vu de lui un beau miracle. — Beau compagnon, ne le vis-tu pas?

Alter ex militibus

« Nous l'avons vu tous les deux ensemble.

Pilatus

« Taisez-vous, sots, pas un mot de plus.

(Le Lecteur)

« Alors il se tourna vers le seigneur Joseph. — Il n'était pas content. Il parla ainsi :

Pilatus

« Seigneur Joseph, vous m'avez toujours bien servi. — Prenez le corps, je vous l'accorde.

Joseph

« Sire, je vous rends très humbles grâces. — Si je vous ai servi, j'en suis bien récompensé.

(Le Lecteur)

« Quand Joseph de Pilate eut pris congé — et vers Nicodème s'en fut allé. — Pilate aux sergents a parlé. — Il a dit à l'un d'eux, qu'il a appelé :

Pilatus

« Holà! vassal, avance ici. — Quel miracle as-tu vu là-bas? — Dis-moi vite comment tu as eu connaissance — de ce fait sur quoi je t'ai imposé silence.

Miles

« Quand Longin l'aveugle eut frappé — ce pendu de sa lance

au côté, — il prit du sang et le mit à ses yeux. — Ce fut une heureuse idée qu'il eut; — car auparavant il était aveugle et alors il vit. — Ce n'est pas merveille si désormais il crut en lui.

PILATUS

« Tais-toi, vassal, ne parle de cela à personne. — C'est une illusion; n'y croyez pas. — Or donc j'ordonne que Longin soit saisi — et sur le champ enfermé en geôle. — Allez tôt, mettez-le en prison — de peur qu'il n'aille partout prêcher tel sermon.

(LE LECTEUR)

« Ils allèrent donc trouver Longin, — là où il était par terre, la tête inclinée.

MILES

« Çà, frère, çà, debout, tu vas aller en prison. — Tu seras aujourd'hui logé à mauvais hôtel. — Il n'est pas vrai que tu fusses aveugle. — C'est un mensonge, nous le savons bien. — C'est parce que tu crois à ce pendu, — que tu dis qu'il t'a rendu tes yeux.

LONGINUS

« Il me les a rendus vraiment — et je crois en lui parfaitement. — Je crois en lui, il n'y a rien de mieux à faire, — car il est seigneur et roi du ciel.

ALTER MILES

« Tout à l'heure vous parliez mal, maintenant c'est encore pis. — Pour cela vous serez mis en prison. — Allons, marchons, on va vous y conduire.

LONGINUS

« Eh bien! J'en suis joyeux et satisfait.

(LE LECTEUR)

« Quand ils furent venus à la geôle, — ils lui dirent cette parole :

MILES

« Entre là-dedans et tu n'en sortiras plus, — que pour perdre tout ce que tu as, — c'est-à-dire tes membres et ta vie, — à moins que tu renies le fils de Marie.

LONGINUS

« Le fils de Marie est roi et seigneur. — Je le crois fermement et fermement je veux le dire. — C'est à lui que je recommande ma vie. — Pour vous, peu m'importe ce que vous en dites.

(LE LECTEUR)

« Pendant que cela se passait, Joseph le prud'homme — était venu trouver Nicodème.

JOSEPH

« Seigneur Nicodème, venez avec moi. — Allons détacher notre roi. — N'hésitons pas, tout mort qu'il est, — il nous donnera encore son puissant secours. — Emportez avec vous tenailles et marteau — afin d'enlever les cloux. — Quiconque lui aura fait honneur, — il le lui rendra, soyez en sûr. — Ainsi, bel ami, allons donc ensemble — lui rendre l'honneur que nous lui devons. — Que son corps soit par nous honorablement — déposé en un sépulcre.

NICHODEMUS

« Sire Joseph, je l'ai bien vu — que le Seigneur qui est là pendu — fut un vrai prophète et un saint homme, — plein de Dieu et de grande vertu. — Il me le fit bien connaître, — quand je vins à lui pour être son disciple. — Et pourtant je n'ose entreprendre — d'aller avec vous le détacher de la croix. — J'ai certes bien grand désir — de lui rendre mes services. — Mais j'ai si peur de la justice — que je ne l'ose faire en aucune façon. — J'irai d'abord avec vous trouver Pilate. — De sa bouche même j'entendrai sa permission. — Alors je pourrai agir avec plus de sécurité.

JOSEPH

« Venez donc, je vous y mènerai.

(LE LECTEUR)

« Ils vont donc ensemble trouver Pilate, — et avec eux deux serviteurs, — dont l'un portait les outils, — et l'autre la boîte où était le baume.

JOSEPH

« Sire, j'ai besoin d'un compagnon — et je ne puis l'avoir qu'avec votre aide. — Dites à celui-ci qu'il ait confiance — et qu'il vienne avec moi sans crainte.

PILATUS

« Vous pouvez y aller, bel ami, — il ne vous en adviendra rien de pis. — Suivez donc hardiment votre propos. — Je vous serai garant de tout.

(LE LECTEUR)

« Quand ils furent venus devant la croix, — Joseph s'écria d'une forte voix :

JOSEPH

« Ah! Jésus, fils de Marie, — la Sainte Vierge douce et pieuse! — Quelle félonie commit Judas! — Quelle folie à son préjudice! — Quand il vous vendit par envie — à ceux qui ne vous aiment point.

NICHODEMUS

« L'âme de Judas en a péri, — quand il s'est lui-même arraché la vie. — Certes, ils en devraient être bien affligés, — ces misérables Juifs, qui sont mes parents. — Car ils sont plus à plaindre que tous autres gens. — Cela est bien vrai, tu ne mens pas.

(LE LECTEUR)

« Nicodème prit ses outils — et Joseph alors lui dit :

JOSEPH

« Allez aux pieds d'abord.

NICHODEMUS

« Volontiers, sire, bien doucement.

JOSEPH

« Montez aux mains, ôtez les cloux.

NICHODEMUS

« Sire, je ferai bien volontiers l'un et l'autre.

(LE LECTEUR)

« Quand Nicodème eut fait ainsi, — il dit à Joseph qui prenait le corps :

NICHODEMUS

« Prenez-le doucement entre vos bras.

JOSEPH

« C'est ce que je fais, soyez en sûr.

(LE LECTEUR)

« Ils descendirent donc soigneusement le corps — et Joseph dit alors à son serviteur :

JOSEPH

« Donnez-moi çà le baume — afin d'en oindre ce corps.

(LE LECTEUR)

« Pendant qu'on donnait le baume à Joseph, — Nicodème dit d'une voix forte :

NICHODEMUS

« Ah! Dieu tout-puissant, — le ciel, la terre, l'eau et le vent, — sans faute sont tous constamment — soumis à ton commandement, — et toutes autres choses semblablement, — excepté seulement sur la terre les mauvaises gens, — qui ont mis ce saint homme à tourment, — et l'ont livré à la mort sans jugement. — La vengeance viendra en son temps. — Mais, Seigneur, tu es très patient. — Accorde-nous de faire dignement — de ce saint corps l'enterrement.

(LE LECTEUR)

« Quand ils eurent embaumé le corps, — ils le mirent dans la bière.

NICHODEMUS

« Sire Joseph, vous êtes mon aîné, — prenez la tête, je vais aux pieds. — Allons vite l'ensevelir. — Avez-vous un tombeau où nous puissions l'enterrer?

JOSEPH

« J'ai un très beau sépulcre, — tout nouvellement construit en pierre. — Allons y sur le champ. — C'est là que nous lui donnerons la sépulture.

(LE LECTEUR)

« Quand il fut enterré et la pierre mise sur le tombeau, — Caïphe, s'étant levé de son siège, parla de la sorte :

CAÏPHAS

« Sire Pilate, écoutez mon conseil. — J'aurais grand tort si je vous cachais ceci. — Le félon Jésus, ce trompeur, — qui a été pendu là-bas ainsi qu'un voleur, — affirmait en son vivant, — et il y a beaucoup de gens qui s'imaginent — qu'après trois jours il ressuscitera. — Il est bien fou, celui qui croit cela. — Mais faisons garder le sépulcre, — pour que ses disciples ne viennent pas l'enlever. — Car ils iraient partout prêchant — et annonçant dans tout le pays — qu'il est ressuscité et vivant, — ce qui entraînerait les faibles, — et tout irait de mal en pis.

PILATUS

« Vous dites vrai, c'est mon avis.

(LE LECTEUR)

« Alors un des sergents se leva de son siège, — et parla ainsi à Pilate :

QUIDAM MILES

« Si l'on veut m'en donner la charge — je garderai le sépulcre — et s'il arrive par aventure — qu'un de ses amis veuille venir — pour enlever son corps, — il ne s'en retournera pas sans qu'il lui en cuise; — il n'aura membre que je ne lui tranche, — et de cela je ne demanderai l'absolution à aucun prêtre

(LE LECTEUR)

« Trois autres sergents se levèrent — et au premier ainsi parlèrent :

ALTER QUIDAM MILES

« Beau compagnon, nous irons avec vous — et nous garderons le sépulcre. — Nul n'y viendra que nous ne le saisissions, — et le mort ne se lèvera pas sans que nous le sachions.

TERTIUS

« Allons y tôt et hardiment — et gardons bien le tombeau. — Si quelqu'un vient pour enlever le corps — nous lui ferons avoir grand'peur.

QUARTUS

« Par la foi que je dois à Pilate, — si quelqu'un vient pour faire un mauvais tour, — Je lui paierai quinze coups tels — que du premier je le coucherai par terre.

Pilatus

« Ce que vous jurez, je crois que vous le tiendrez de bonne foi. — Si aucun homme est assez hardi — à partir de ce soir pour venir — guetter et espionner — afin de voir s'il pourra vous enlever le corps ; — quoiqu'il puisse dire pour expliquer sa conduite ; — jurez maintenant devant moi — que, soit qu'il s'agisse d'un petit ou d'un grand, — à moins qu'il ne soit autorisé par les princes, — vous le saisirez au collet, — et, quand il sera pris, vous nous l'amènerez ; — jurez de tenir loyalement cette promesse. — Où est le rouleau de la loi ? Faites-le venir.

(Le Lecteur)

« Voici venir un prêtre, qui avait nom Lévi — qui avait la loi de Moïse écrite en un rouleau.

Levi

« Voici la loi que fit Moïse, — comme Dieu lui-même la lui dicta. — Les dix commandements y sont. — Celui qui voudrait se parjurer fera bien mieux de se taire.

Caïphas

« Eh bien, jurez tous sur cet écrit — de faire tout ce qu'on vous a dit.

Unus militum

« Par la loi ici présente, — si quelqu'un ose venir en cachette, — je me charge de le saisir — avec l'aide de mon compagnon et de vous l'amener.

Alter

« Par la grande vertu de cette loi, — ce que dit mon compagnon, je le tiendrai de bonne foi.

Tercius

« Et moi aussi, s'il plait à Dieu, — par la sainte loi que voici.

Quartus

« Que cette loi me soit en aide ! — je tiendrai cette promesse en ce qui me regarde.

Caïphas

« Je vais vous accompagner — pour vous mettre en possession de votre charge. — Permettez-vous, sire, qu'il en soit ainsi ?

PILATUS

« Sire Caïphe, j'y consens bien volontiers.

(LE LECTEUR)

« Comme donc ils s'en allaient au sépulcre, — un homme qui se trouvait sur le chemin leur demanda :

ALIQUIS IN VIA

« Où allez-vous d'un si grand pas?

UNUS MILES

« Nous allons garder le tombeau — où est enseveli Jésus, — qui a dit qu'il ressusciterait au troisième jour.

ITEM QUI SUPRA

« Est-ce Pilate qui vous a commandé cela?

ALTER EX MILITIBUS

« Oui, sachez-le, en vérité. — Voici l'évêque Caïphe — qui vient lui-même avec nous — pour organiser notre garde. — Vienne maintenant qui voudra venir!

(LE LECTEUR)

« Quand Caïphe les eut mené à leur poste, — il leur a dit et commandé :

CAÏPHAS

« Vous voici arrivés au sépulcre. — Faites y bonne et parfaite garde. — Si vous vous endormez et que le corps vous soit ravi, — jamais nous ne serons bons amis..... »

Là s'arrête malheureusement le texte de la pièce, tel qu'il nous est parvenu. Comparé au drame d'*Adam*, on en voit d'abord l'infériorité littéraire. Dans la naïveté, parfois expressive, de cette composition, commencent dès lors à se montrer les défauts, qui devaient se développer de plus en plus, aux époques suivantes, dans le drame français du moyen âge, et donner enfin beau jeu contre lui à l'école néo-classique du XVI[e] siècle. On y regrette déjà l'abus des petits détails, souvent étrangers au sujet; l'imitation par trop exacte des habitudes et du langage de la vie commune; une tendance aux peintures d'un réalisme vulgaire, qui plus tard deviendra grossier; enfin l'absence presque totale d'élévation et de poésie

en un sujet pourtant si sublime. On ne peut guère, d'autre part, se refuser à reconnaître dans ce vieux fragment dramatique du naturel et de la vie, un tableau mouvant et animé qui devait attirer et retenir l'attention des spectateurs. La partie narrative, confiée au *lecteur*, n'y semble pas trop gênante. Réduite à sa plus simple expression, elle n'est plus guère qu'une série d'indications scéniques récitées tout haut. On aurait pu l'omettre sans que l'intelligence de la pièce en fût aucunement compromise. C'est, croyons-nous, par fidélité à une tradition antérieure que l'auteur de notre *Résurrection*, comme pour l'acquit de sa conscience, a encore enfermé son drame dans ce cadre déjà usé de son temps, mais autrefois habituel.

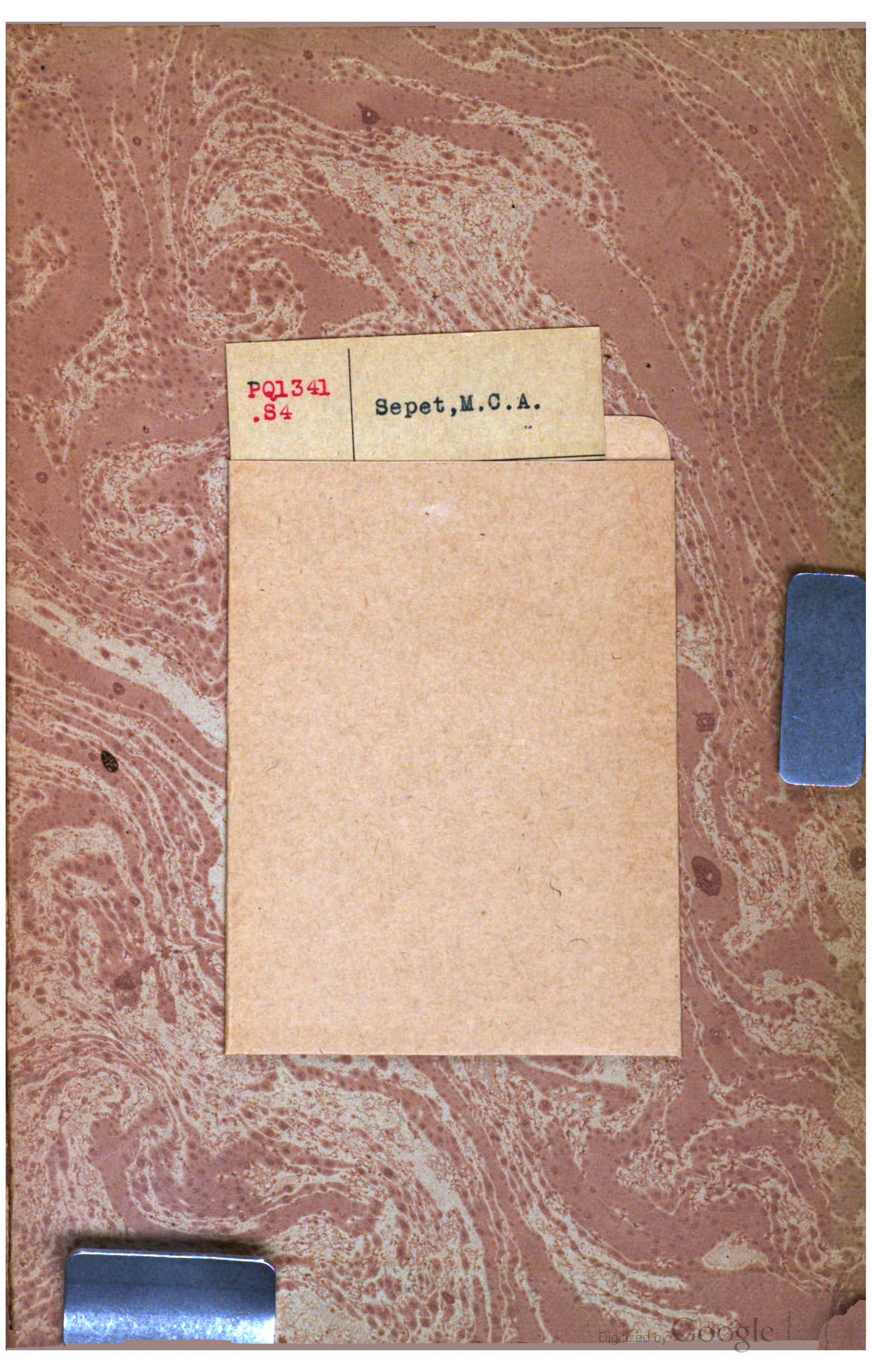
Issu d'un procédé de récitation liturgique dont l'influence avait été grande sur la naissance et les premiers développements de l'art dramatique dans les églises et dans les cloîtres, ce système de narration dialoguée, dont les jongleurs, de leur côté, dans leurs récits en vers français, soit profanes ou pieux, ont bien pu aussi faire dès lors quelque usage, ce système, disons-nous, paraît avoir été volontiers appliqué par les premières confréries dans leurs représentations en langue vulgaire. Il nous a même semblé en retrouver encore la trace dans quelques unes des rubriques ou indications scéniques du *jeu de Théophile* du poète parisien Rutebeuf, contemporain de saint Louis, mais qui peut-être avait sous les yeux un *jeu* sur le même sujet composé de cette manière à une époque antérieure (1). Ces indications, qui sont en français, ont un caractère narratif assez prononcé et paraissent même en un endroit offrir la trace d'anciens vers : « Ici vient Theophiles *à Salatin qui parloit — au deable quant il voloit*... Or se depart Theophiles de Salatin et si pense que trop a grant chose en Dieu renoier et dist... Ici parole Salatins au deable et dist... Or vient li deables qui est conjuré et dist... Ici va Theophiles au deable, si a trop grant paor, et li deables li dist... Or baille Theophiles les lettres au deable et li deables li commande à ouvrer ainsi... Or parole Pinceguerre à Theophile et Theophiles respont... Or se lieve l'evesque contre Theophile et li rent sa dignité et dist... Ici va

(1) Cf. notre travail intitulé : *Un drame religieux du moyen âge. Le Miracle de Théophile*. Paris, Retaux, 1894, broch. in-8°. (Extrait de la *Revue historique et archéologique du Maine*.)

Theophiles à ses compaignons tencier, premierement à un qui avoit non Pierres... Ici se repent Theophiles et vient à une chapele de Nostre Dame et dist... Ici aporte Nostre Dame la chartre à Theophile... Ici vient Theophiles à l'evesque et li baille la chartre et dist... Ici list l'evesque la chartre et dist... » — Peut-être même pourrait-on encore soupçonner quelque analogie avec le vieux système de la récitation dialoguée dans le prologue tout narratif que récite *le prêcheur* en tête du *jeu de Saint Nicolas* de Jean Bodel, d'Arras, qui avec le *Théophile* de Rutebeuf, avec le fragment de la *Résurrection* et avec la représentation d'*Adam*, constitue le groupe si curieux, si précieux, des plus anciens monuments, parvenus jusqu'à nous, du drame religieux en langue française.

Evreux. — Imprimerie de l'Eure, L. Odieuvre, 4 bis, rue du Meilet.






ALF Collections Vault
3 0000 132 265 772